

Les Adler

Vienne, novembre-décembre 1938

Il flottait dans l'air comme l'annonce d'un désastre. Depuis le matin, un vent d'incertitude balayait les rues, s'engouffrant en sifflant entre les immeubles et par les fentes des portes et des fenêtres.

— L'hiver est arrivé, marmonna Rudolf Adler pour se donner du courage, bien qu'il ne pût imputer au climat ou au calendrier la sensation d'oppression qui lui serrait la poitrine depuis plusieurs mois.

La peur avait un relent tenace de rouille et de pourriture qui lui collait aux narines, et que ni le tabac de sa pipe, ni la fragrance citronnée de sa lotion de rasage ne parvenaient à atténuer. Cet après-midi-là, cette odeur agitée par la bourrasque l'empêchait de respirer et lui donnait la nausée. Il décida de congédier les patients qui attendaient leur tour et de fermer le cabinet de bonne heure. Surprise, sa secrétaire lui demanda s'il allait bien. Depuis onze ans qu'elle était à son service, pas une seule fois le docteur n'avait failli à ses obligations. C'était un homme méthodique et ponctuel.

— Rien de méchant, juste un rhume, Frau Goldberg, lui répondit-il. Je vais rentrer chez moi.

Après avoir mis en ordre le cabinet et désinfecté le matériel, comme chaque jour, ils prirent congé l'un de l'autre, sans se douter qu'ils ne se reverraient plus jamais. Frau Goldberg se dirigea vers l'arrêt du tram, tandis que Rudolf Adler se hâtait vers la pharmacie, située à quelques pâtés de maisons. Il marchait la tête rentrée dans les épaules, son chapeau dans une main et sa sacoche dans l'autre. Ces rues, il les avait arpentées si souvent qu'il les connaissait par cœur, mais il ne se lassait pas du spectacle qu'offrait sa ville, l'une des plus belles au monde, avec ses immeubles de style baroque et Art nouveau, ses arbres majestueux qui commençaient à perdre leurs feuilles, la place du quartier et sa statue équestre, la vitrine pleine de douceurs appétissantes du pâtissier, et celle de l'antiquaire où s'entassaient mille curiosités ; pourtant, ce jour-là, il marchait les yeux à terre, comme s'il portait le poids du monde sur ses épaules.

Des rumeurs inquiétantes s'étaient mises à circuler selon lesquelles un attentat avait été commis à Paris : un diplomate allemand avait été abattu de cinq balles par un jeune juif polonais. Et voilà que les aboyeurs du Troisième Reich criaient vengeance.

Depuis le mois de mars, quand l'Allemagne avait annexé l'Autriche et que la Wehrmacht avait défilé dans les rues de Vienne sous les hourras d'une foule enthousiaste, Rudolf Adler vivait dans l'angoisse. Ses craintes, surgies quelques années plus tôt, n'avaient fait que se renforcer à mesure que les nazis autrichiens, financés et armés par Hitler, étendaient leur pouvoir. Ces gens

avaient fait du terrorisme une arme politique, exploitant le ressentiment, en particulier de la jeunesse, touchée de plein fouet par la crise économique qui sévissait depuis la Grande Dépression de 1929, et le sentiment d'humiliation consécutif à la défaite de la Grande Guerre. En 1934, lors d'une tentative avortée de coup d'État, ils avaient assassiné le chancelier Engelbert Dollfuss. Et depuis lors, pas moins de huit cents personnes avaient péri dans des attentats. Ils menaçaient leurs opposants, provoquaient des émeutes et agitaient le spectre de la guerre civile. Depuis 1938, le pays était en proie à des violences de rue devenues ingérables, tandis que, de l'autre côté de la frontière, l'Allemagne réclamait à cor et à cri l'annexion de l'Autriche. Malgré les concessions consenties par le gouvernement aux exigences des Allemands, Hitler avait ordonné l'invasion de l'Autriche. Le parti nazi autrichien avait si bien préparé le terrain que les troupes allemandes n'avaient rencontré aucune résistance, au contraire acclamées par la plus grande partie de la population. Le gouvernement était tombé, et deux jours plus tard, Hitler avait fait une entrée triomphale dans Vienne. Les nazis avaient pris le contrôle absolu du pays, rendant illégale la moindre opposition. Les lois allemandes, farouchement antisémites, étaient immédiatement entrées en vigueur grâce au concours zélé de la Gestapo et de la SS.

Rudolf avait remarqué que Rachel, sa femme, qui avait toujours eu la tête sur les épaules et qui ne cédait jamais à l'alarmisme, était à présent rongée d'anxiété et incapable de se passer de calmants. Tous deux s'efforçaient de préserver au mieux l'innocence de leur fils, Samuel, mais le petit, qui allait sur ses six ans, entendait et voyait

tout, et était parfaitement conscient de la gravité de la situation. Au début, Rudolf administrait à son épouse les mêmes tranquillisants que ceux qu'il prescrivait à ses patients, mais à la longue, ceux-ci perdaient en efficacité, et il avait dû recourir à un traitement plus fort, sous la forme de gouttes contenues dans un flacon de verre sombre dépourvu d'étiquette. Lui aussi en aurait volontiers pris, mais il ne le pouvait pas, de crainte d'émousser l'acuité intellectuelle dont il avait besoin pour exercer sa profession.

Les gouttes lui étaient fournies sous le comptoir par son ami de longue date, le pharmacien Peter Steiner. Adler était le seul médecin à qui Steiner faisait confiance pour les soigner, lui et sa famille, et aucun décret gouvernemental interdisant les relations entre Aryens et Juifs n'aurait pu altérer l'estime que les deux hommes se portaient mutuellement. Néanmoins, ces derniers temps, Steiner avait dû cesser de le fréquenter publiquement, afin de ne pas s'attirer les foudres du comité nazi de quartier. Jadis, les deux amis disputaient ensemble des parties de poker et d'échecs, s'échangeaient des livres et des journaux, et partaient en randonnée dans la montagne ou à la pêche. Ils plaisantaient en disant qu'ils fuyaient ainsi leurs femmes, et, dans le cas de Steiner, une tripotée de marmots. À présent, Adler ne venait plus jouer au poker dans l'arrière-boutique de Steiner. Le pharmacien le recevait en secret par une porte dérobée et lui remettait ses médicaments sans les faire figurer sur ses livres de comptes.

Avant l'annexion, Peter Steiner ne s'était jamais posé de questions sur les origines des Adler, qu'il considérait comme des Autrichiens à part entière. Il n'ignorait pas

qu'ils étaient juifs, à l'instar de quelque cent quatre-vingt-dix mille autres de ses concitoyens autrichiens, mais cela ne revêtait pas la moindre importance à ses yeux. Il était agnostique, le christianisme dans lequel il avait été élevé lui semblant tout aussi irrationnel que n'importe quelle autre religion, et il savait que Rudolf Adler pensait de même, même s'il lui arrivait d'observer certains rites pour ne pas froisser son épouse. Car pour Rachel, il était impensable que leur fils Samuel ne fût pas élevé dans la tradition et avec le soutien de la communauté juive. Les vendredis soir, les Steiner étaient invités chez les Adler pour célébrer le *shabbat*, dont Rachel et Leah, sa belle-sœur, soignaient chaque détail : une jolie nappe, des bougies neuves, la recette de poisson héritée de la grand-mère, le pain tressé et le vin. Les deux femmes étaient très proches. Après la perte prématurée de son époux et en l'absence de descendance, Leah s'était tournée vers la famille de son frère Rudolf. Mais bien que Rachel lui ait proposé de venir s'installer chez eux, Leah tenait à vivre de son côté, même si elle leur rendait fréquemment visite. Elle était très sociable, et participait aux œuvres de bienfaisance organisées par la synagogue pour venir en aide aux membres les plus démunis de la communauté. Rudolf était le seul frère qu'il lui restait depuis que leur cadet était parti vivre dans un kibboutz en Palestine. Et Samuel était son unique neveu. En tant que père de famille, c'était Rudolf qui présidait la table du *shabbat*. Les mains posées sur la tête de Samuel, il priait Dieu de le bénir et de le protéger, de lui accorder la grâce et lui concéder la paix. Plus d'une fois, Rachel avait surpris un clin d'œil furtif entre son époux et Peter Steiner. Mais plutôt que d'y voir un blasphème, elle l'in-

terprétait comme un signe de complicité amicale entre deux irréductibles impies.

Les Adler appartenaient à la bourgeoisie libérale et cultivée, qui caractérisait la bonne société viennoise en général et la société juive en particulier. Rudolf avait expliqué à Peter que les discriminations, persécutions et expulsions subies par son peuple des siècles durant avaient amené celui-ci à accorder plus d'importance à l'éducation qu'aux biens matériels. Ainsi, même si les Juifs avaient été spoliés de leurs biens terrestres tout au long de l'histoire, jamais personne n'avait pu les priver de leurs richesses intellectuelles. Un titre de docteur vous attirait bien plus de respect qu'un gros compte en banque. Rudolf était issu d'une famille d'artisans qui s'enorgueillissait d'avoir un médecin parmi eux. Cependant, si sa profession lui rapportait prestige et considération, elle ne lui rapportait guère d'argent. Car Rudolf Adler n'était ni un chirurgien réputé ni un grand professeur de la prestigieuse université de Vienne. C'était un médecin de quartier, studieux et désintéressé, qui soignait gratuitement la moitié de ses patients.

L'amitié entre Adler et Steiner reposait sur de profondes affinités. Outre leur insatiable curiosité scientifique, tous deux aimaient passionnément la musique classique et étaient des lecteurs assidus des publications clandestines du Parti communiste, interdit depuis 1933. De même, il avaient en commun une haine viscérale du national-socialisme. Après l'accession au pouvoir d'Adolf Hitler, d'abord comme chancelier, puis comme dictateur exerçant un pouvoir absolu, ils avaient pris l'habitude de se retrouver dans l'arrière-boutique de la pharmacie pour

se lamenter sur l'état du monde et sur le siècle qui était le leur, autour d'un verre de tord-boyaux que le pharmacien distillait lui-même au sous-sol de son officine, là où il préparait les remèdes pour ses clients. Parfois, Adler amenait son fils au sous-sol, afin que Samuel « travaille » avec Steiner. Et pendant que les deux hommes devisaient, le petit s'occupait à mélanger et à mettre en bouteille les diverses poudres et teintures que le pharmacien tenait à sa disposition ; un privilège qu'il n'avait jamais consenti à ses propres enfants.

Chaque fois qu'une nouvelle loi portant atteinte à la dignité de son ami était promulguée, Steiner en était profondément affecté. Il avait mis à son nom le cabinet médical et l'appartement des Adler afin que ceux-ci ne leur soient pas confisqués. Le cabinet se trouvait commodément situé au rez-de-chaussée d'un immeuble élégant, où vivaient Rudolf et sa famille, dans un appartement du premier étage. Ces biens immobiliers étaient tout ce que le médecin possédait, et les mettre au nom de quelqu'un d'autre, fût-ce son meilleur ami, était une mesure extrême, que Rachel n'aurait jamais acceptée si elle en avait eu connaissance. De sorte qu'il ne lui en avait rien dit.

Rudolf Adler s'efforçait de se convaincre que la folie antisémite allait bientôt se calmer, n'ayant pas sa place à Vienne, l'une des villes les plus raffinées d'Europe, berceau des plus grands musiciens, philosophes et scientifiques, parmi lesquels de nombreux Juifs. La rhétorique incendiaire d'Hitler, qui ne faisait que s'accroître d'année en année, n'était qu'une manifestation de plus du racisme que leurs ancêtres avaient subi avant eux sans pour autant cesser de croître et de prospérer.

Par mesure de précaution, il avait tout de même ôté son nom de la porte du cabinet – un désagrément mineur dans la mesure où, y étant établi depuis de nombreuses années, il était bien connu du voisinage. Sa clientèle s'était réduite, ses patients aryens ayant été forcés de l'abandonner, mais il avait confiance en ses capacités et en sa réputation de praticien, et avait bon espoir qu'ils reviendraient le consulter lorsque la fièvre nazie serait retombée. Toujours est-il qu'en attendant, Adler se demandait s'il n'aurait pas mieux fait d'émigrer pour échapper à la fureur ambiante.

Rachel Adler avala à sec un comprimé pendant qu'elle faisait la queue à la boulangerie. Vêtue à la dernière mode, dans des tons beige et bordeaux, elle portait une veste cintrée, complétée d'un chapeau incliné de côté, de bas de soie et de souliers à talons hauts. Âgée de trente ans à peine, c'était une belle femme, mais l'expression tourmentée de son visage la faisait paraître plus vieille que son âge. Rentrant ses mains tremblantes dans ses manches, elle s'efforça de prendre un air détaché lorsque le boulanger se mit à commenter l'attentat qui avait eu lieu à Paris.

— Qu'est-ce qu'il lui a pris, à ce gamin stupide, de tirer sur un diplomate ? À tous les coups, c'est un Polonais !

Elle venait de donner son dernier cours à un de ses meilleurs élèves, un garçon de quinze ans qui étudiait le piano avec elle depuis qu'il avait sept ans, et qui prenait la musique au sérieux, contrairement à la plupart.

— Désolée, Frau Adler, mais vous comprenez bien... lui avait dit la mère du garçon avant de lui signifier son congé.

La femme lui avait payé le triple du tarif habituel, et avait hésité à la serrer dans ses bras, mais s'était retenue, pour ne pas l'offenser. Oui, Rachel comprenait. Et elle était reconnaissante à la femme d'avoir continué à faire appel à elle pendant encore plusieurs mois. Rachel avait fait un effort pour contenir ses larmes et s'en aller la tête haute. Elle aimait bien ce garçon, en dépit du fait qu'il défilait en culottes noires et chemise brune avec les Jeunesses hitlériennes, sous la bannière « Sang et Honneur ». Tous les jeunes ou presque appartenaient au mouvement, c'était quasi obligatoire.

— Non, mais vous avez vu dans quel pétrin ce Polonais nous a tous mis ! Vous avez entendu ce qu'ils disent à la radio, Frau Adler ? poursuivit le boulanger.

— Espérons que cela n'ira pas au-delà des simples menaces, répondit-elle.

— Rentrez vite chez vous, Frau Adler. Il y a des bandes de voyous qui sèment la terreur en ville. Il ne faut pas sortir seule. Il va bientôt faire nuit.

— Au revoir et à demain, balbutia Rachel en ramassant sa monnaie et en rangeant son pain dans son cabas.

Une fois dehors, elle inspira profondément l'air glacial, essayant de repousser les prémonitions lugubres qui la harcelaient depuis le début de la journée, alors même que les bruits inquiétants n'avaient pas encore commencé à se répandre dans le voisinage. Ignorant les gros nuages noirs annonciateurs de pluie qui commençaient à s'amonceler, elle récapitula tout ce qu'il lui restait à faire : passer chercher du vin et des bougies pour le *shabbat* de vendredi soir, auquel étaient conviés sa belle-sœur, ainsi que les Steiner et leurs enfants. En dépit du fait qu'elle avait pris un tranquillisant, elle craignait que ses nerfs

ne lâchent en pleine rue. Il lui fallait ses gouttes. Les courses attendraient. Son immeuble ne se trouvait qu'à deux rues de là. Construit à la fin du XIX^e siècle, c'était l'un des tout premiers édifices de style Art nouveau. Quand Rudolf Adler y avait acheté un local, au rez-de-chaussée, pour y installer son cabinet, et un appartement à l'étage pour loger sa famille, les formes organiques des fenêtres et des balcons ainsi que les fleurs stylisées des vitraux avaient scandalisé la bonne société, attachée au style baroque. Mais l'Art nouveau avait fini par s'imposer et leur immeuble était devenu l'un des plus emblématiques de la ville.

Rachel hésita à passer voir son mari au cabinet, puis se ravisa. Rudolf avait déjà bien assez de soucis comme cela sans qu'elle l'accable en plus avec ses propres angoisses. D'ailleurs, elle devait passer chercher Samuel chez sa tante Leah. Enseignante, cette dernière s'était proposée pour faire la classe à des enfants juifs que leurs mères avaient retirés de l'école, après qu'ils avaient été rudoyés, tandis que leurs aînés étudiaient à la synagogue. Rachel poursuivit son chemin, sans même remarquer que le cabinet de son époux était déjà fermé. En règle générale, Rudolf voyait des patients jusqu'à 18 heures, sauf le vendredi, afin d'avoir le temps de se rendre au dîner de *shabbat* avant le coucher du soleil.

Bien que modeste, le logement de Leah était bien situé. Il consistait en deux pièces garnies de meubles de seconde main et décorées avec des photos de son époux disparu prématurément, et des souvenirs de voyages qu'ils avaient faits ensemble quand il était encore vivant. Les jours où elle faisait classe, il flottait dans l'air une

odeur de biscuits fraîchement sortis du four. Quand Rachel arriva, trois autres mères de famille venues chercher leurs enfants étaient en train de prendre le thé tout en écoutant Samuel jouer *l'Hymne à la joie*. C'était émouvant de voir ce petit bonhomme, à la chevelure en bataille, s'absorber tel un vieux sage dans la musique qui s'échappait de son violon, indifférent à l'admiration qu'il suscitait. Les dernières notes furent suivies d'un chœur d'acclamations et d'applaudissements. Samuel mit quelques secondes avant d'émerger de sa rêverie et de saluer l'auditoire d'une petite courbette. Sa mère réprima un sourire de satisfaction. C'était un morceau relativement facile, que son fils avait appris en moins d'une semaine, mais la musique de Beethoven faisait toujours son petit effet. Rachel était consciente que Samuel était un enfant prodige, mais, horrifiée par la vanité, elle n'en parlait jamais elle-même. C'était aux autres de soulever le sujet. Elle aida Samuel à enfiler son manteau et à ranger son instrument dans son étui, puis elle prit aussitôt congé de sa belle-sœur et des autres mamans. Si elle se dépêchait, elle serait de retour à temps pour mettre le dîner en route. Depuis deux mois, elle devait se débrouiller seule, la femme de ménage hongroise qui était à son service depuis des années ayant été déportée.

La mère et le fils passèrent devant la porte du cabinet de Rudolf sans s'arrêter, puis pénétrèrent dans l'immeuble, où les lampes de verre à motifs de nénuphars répandaient une clarté bleuâtre dans le hall d'entrée. Ils montèrent au premier en empruntant le vaste escalier, saluant au passage la gardienne, qui surveillait toutes les allées et venues depuis sa petite loge. Mais, comme presque toujours, la femme ne leur rendit pas leur salut.